

Tatouages rituels en Polynésie

Alain DUPRE

Vice-Président SOPROM / Secrétaire général CHELONEE

Jacques FRETEY

IRISSN/L'ICN - Laboratoire d'Ethnologie MNHN / Président CHELONEE

Chez les Polynésiens, on grave les symboles chélonophiles dans la pierre ou sur le sol, (pétroglyphes, ou géoglyphes), comme au plus profond de l'épiderme des hommes (dermaglyphes). Stylisé ou hyper-réaliste, le tatouage représentant ou évoquant les tortues est toujours dépendant de rites et de cultes profondément enracinés dans le passé et les traditions de ces peuples.

Depuis quelques années, les tatouages connaissent dans le monde entier un engouement qui tient en grande partie à la redécouverte des motifs tribaux ou ethniques. Ce renouveau est également sensible en Polynésie depuis les années 70, après une longue absence que certains attribuent aux interdits catholiques et au port de vêtements européens. Le tatouage aurait été strictement interdit lors de la christianisation des îles polynésiennes en même temps que les danses, ceux-ci étant assimilés à une trop grande liberté sexuelle des adolescents. Afin de ne pas mécontenter les chefs et réduire les mouvements de révolte liés aux interdictions, les missionnaires furent plus tolérants dans les années 1820.

Il faut noter que le tatouage avait essentiellement chez les enfants une signification sexuelle, en relation avec la puberté et l'accès à l'âge adulte. Pendant les périodes d'initiation, les jeunes étaient reclus à l'ombre d'une case, afin d'engraisser et d'éclaircir leur peau, ce qui avait pour effet de mettre en valeur les motifs sombres des tatouages. A. Lavondes (1990) voit dans le tatouage contemporain des îles de la Société le signe tangible d'une rébellion contre l'ordre établi et d'une volonté forte de se rapprocher des racines de l'identité polynésienne, en s'opposant aux comportements récents influencés par les modes de vie venant de l'étranger, et partiellement ou complètement assimilés (mais rejetés psychologiquement).

-Figure en haut de la page / Séance de tatouage traditionnel d'une femme chez un maître tatoueur polynésien (Steinen, 1925).

-Figures ci-dessous à gauche / Présence du motif *Te honu* (la tortue, *Etua*) sur les cuisses d'une femme (*Kahi, Hanaupe*) (Steinen, 1925).

-Ci-dessous à droite / Positionnement du motif *Te honu* sur les biceps d'un homme d'Hivaooa au corps entièrement couvert de tatouages (Steinen, 1925).



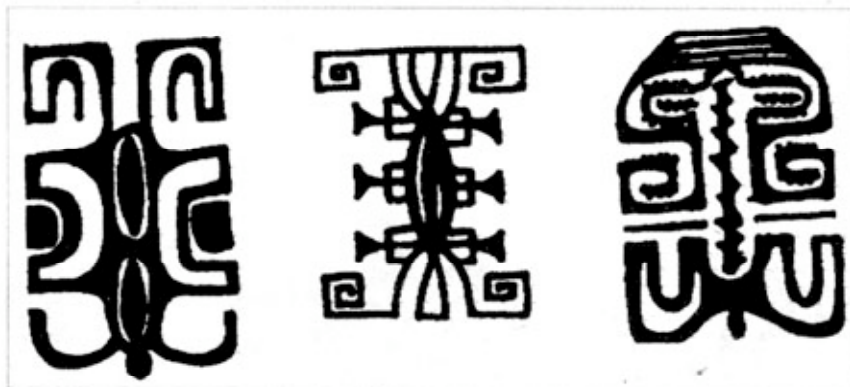
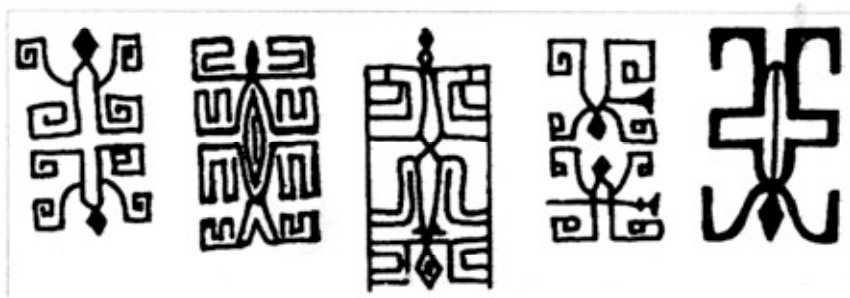
C'est au début des années 1980 que les jeunes tahitiens commencèrent à se faire tatouer en s'inspirant de diverses publications ethnologiques illustrées sur les tatouages des Marquises ou de Samoa, comme l'Atlas de Krusenstern, l'Art des Marquises de Karl von den Steinen (1925), ou l'article de Danielson (1986) dans Tahiti Magazine. Les tatoueurs sérieux invitent leurs patients à rechercher les symboles-gardiens ancestraux (*tairā*) de leur famille, afin de ne pas tomber dans des dessins passe-partout sans signification profonde.

C'est en 1767 semble-t-il que fut signalé pour la première fois, dans le journal de bord du bateau Le Dolphin, par un certain George Robertson, le fait qu'à "l'âge de seize ans, ils (les Polynésiens) peignent en noir les cuisses de tous les hommes, et, un peu plus tard, ils font de curieux dessins sur leurs jambes et sur leurs bras...". C'est le grand navigateur James Cook qui donnera un nom à cette pratique douloureuse de la décoration tégumentaire. Il utilise le mot *tattoo* (ou *tattooing*), qui est la transcription phonétique du mot Maori *ta tatau* qui paraît signifier "tapoter, frapper légèrement".

Aux Marquises, ce serait le dieu Tiki qui aurait créé le tatouage, alors que dans les Iles de la Société, le tatouage est lié au dieu de la guerre Oro et à la caste des Ari'oi. Selon d'autres légendes polynésiennes, ce seraient les fils du dieu créateur Ta'aroa qui, la nuit, se seraient ornés le corps de tatouages pour séduire leurs soeurs. Les humains auraient ensuite voulu, par le tatouage, imiter leurs dieux, prouvant ainsi leur courage et leur virilité.

Le tatouage, comme la sculpture des pétroglyphes, les dessins sur écorces battues (*tapa*), ou les décors sculptés sur bambou, est la représentation d'une certaine conception polynésienne du monde surnaturel et des diverses habitudes coutumières. (A. Lavondes, 1990 / C. Perez, 1998). Trois motifs principaux sont identifiables dans les symboles fixés dans la pierre ou sur la peau : *te Poi'i*, *te Tiki*, *te Enata*. La tortue (*te Honu*) figure également parmi les motifs symboliques privilégiés. Elle représente l'univers, à la fois voûte céleste par l'arrondi de sa carapace, et médiatrice entre terre et ciel. Elle est associée à la création du monde, à l'immortalité, à la fertilité des eaux. Faut-il voir dans cette dernière interprétation le fait que les tortues marines sont pour ce peuple polynésien pêcheur le signe d'une mer riche, synonyme d'alimentation assurée ? Ou bien cette fertilité est-elle liée au grand nombre d'oeufs que peut produire une tortue marine femelle ?

La tortue est *tapu*, c'est à dire sacrée, et considérée comme un don des ancêtres défunts. Son histoire précède l'apparition des îles polynésiennes et l'arrivée des premiers occupants humains. Elle est présente sous des formes très variées, comme dans les Iles de la Société, ou sur le rocher de la Vallée Hatiheu (Ile de Nuku Hiva) (K.P. Emory, 1993 / B. Rolett, 1984). Autrefois, il était interdit de tuer une tortue marine. Lors de cérémonies liées au cycle lunaire, tous les rituels consécutifs à la capture, à la mort et à la consommation de la tortue visaient



-En haut, pétroglyphes découverts en 1996 sur l'île de Moorea. La forme évoque particulièrement bien la tortue marine.
-En-dessous, divers motifs stylisés de *te Honu*, la tortue. Certains motifs rappellent la forme de l'animal, comme le cinquième à droite en haut, alors que d'autres deviennent prétextes à graphismes et arabesques.

à réconcilier l'homme avec la nature et les dieux (M. Tatarata, J. Fretey, 1995).

Le tatouage polynésien (du moins l'ancien), ne doit pas être réduit à une simple fonction décorative. Comme la lacération du front chez les femmes par une dent de requin (*pao*), ou la peinture corporelle des adolescents, attachée aux rites funéraires, le tatouage marque le passage d'un état à un autre (vie et mort, guerre et paix, présence et absence, adolescence et vie sexuelle...). La gravure épidermique est le signe et le souvenir d'une initiation. La blessure infligée, avec don de sang, représente l'échange que l'homme octroie aux divinités. A défaut de témoignages iconographiques ou écrits précis antérieurs aux XVIIIème et XIXème siècles, il semble que la zone corporelle privilégiée était le bas du dos, lequel englobait les hanches et les fesses (DOCUMENT pages précédentes).

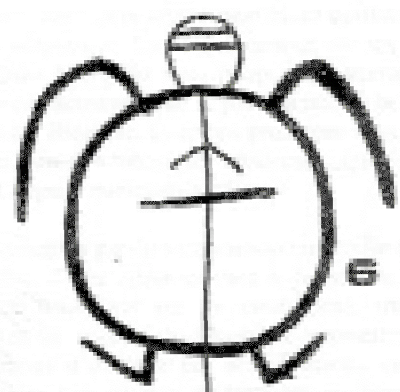
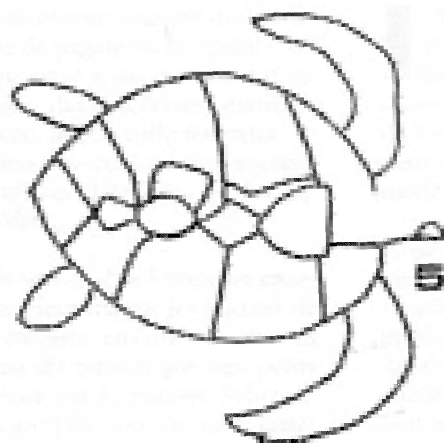
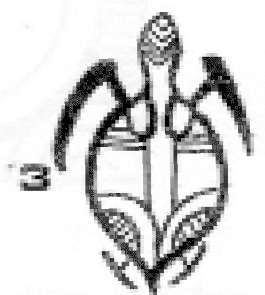
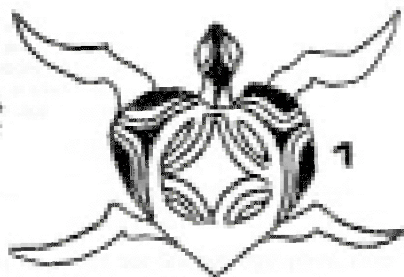


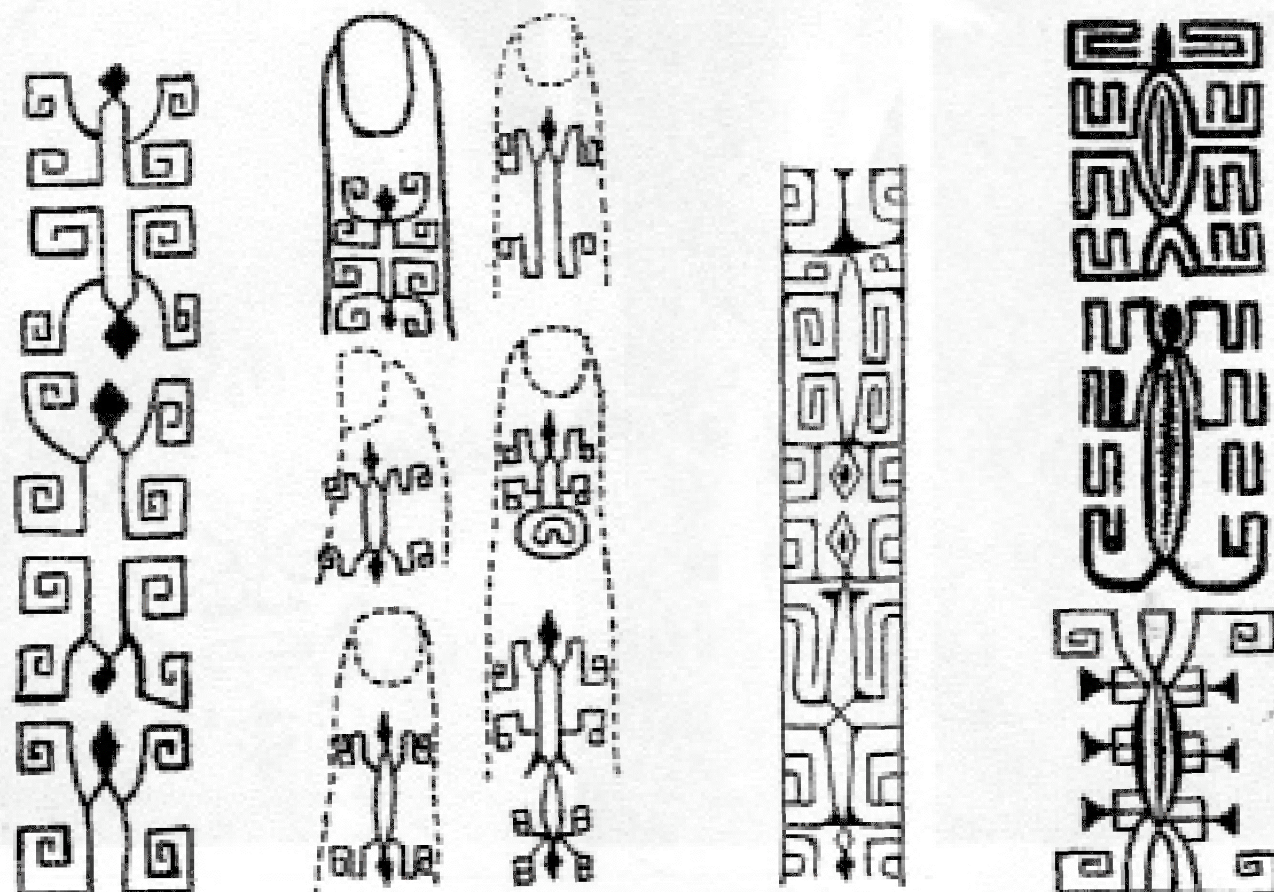
-Célestien / Photos des deux avant-bras d'une jeune femme, avec le détail des deux tatouages, très réalisés, représentant des tortues (la seconde à droite avec une sorte de visage au centre de l'animal).
Détail dans le texte. (PMAOTQS / tatouage Magarite).

Le tatouage s'applique également de façon électorale aux parties du corps en contact avec les choses comme les mains et les jambes, symbolisant la communication de l'homme avec son environnement. Selon des sources missionnaires, le tatouage était autrefois l'indicateur d'une hiérarchie sociale, les chefs (surtout ceux de la confrérie infamieuse Ari'oi) portant sur leur corps le marque de leur rang par des décorations pigmentaires très courantes, à l'instar des dieux dont ils ont ainsi acquis une partie du pouvoir (mana). Les femmes étaient moins tatouées que les hommes.

De nombreux symboles, comme ceux de l'insularité, sont visibles sur les corps parfois entièrement tatoués. Mais la représentation d'une ou plusieurs tortues ne manque pas d'attirer le regard, comme les nombreuses illustrations de ce texte le montrent. Ces représentations échelonnées sont souvent stylisées, et cachées au sein d'un motif plus complexe, très compliqué à "lire" pour un profane. Des motifs presque géométriques s'opposent à d'autres presque hyper-réalistes dans la simplicité de leurs lignes (voir ILLUSTRATIONS).

-Célestien / Copies de représentations de tortues.
1,2,3 : tatouages polynésiens,
4 : gravure sur bambou,
5 : pétroglyphe.
Bien que les motifs soient variés, une ressemblance nette permet d'établir leur origine, et leur parenté.

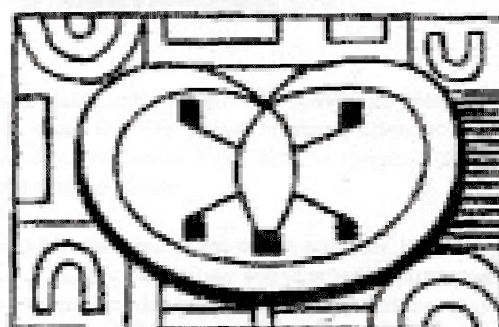




-Graphiques similaires / Diverses orientations de doigts, présentant le motif de *Moana* (Finj) (Satoou, 1915).

Malgré la petitesse du support, le graphisme est assez complexe, et présente des variations sur la forme graphique de la tortue. On reconnaît toutefois la tête, le queue et les quatre pattes.

-C-contre à droite / Ce motif est considéré comme inhabituel par Satoou (1915). La tortue y présente une stylisation maximale, mais elle est clairement identifiable par ses traits.



Les quelques 6000 motifs recensés sur les pétroglyphes, dont la tortue *le Moana*, représentent un véritable catalogue pour les tatoueurs modernes et les jeunes Polynésiens à la recherche d'une identité et d'une culture oubliées. Les tatoueurs polynésiens classiques (*tatoua*) utilisent encore souvent des outils traditionnels : un maillet en forme de pagaie ou de spatule, un manche fin de bambou ou de bois, armé à son extrémité d'un peigne formé de pointes taillées dans diverses matières animales (os, dent de requin, osier, ou... écaille de tortue !), maintenu par de la boue de coco tressée. Les plus anciens peignes à tatouer datent d'un millier d'années, et ont été découverts dans les îles Sous le Vent.

Traditionnellement, un dessin est tout d'abord tracé au charbon de bois sur la peau. Puis le tatoueur trempe les pointes de l'instrument dans une encre. Il enfonce ensuite ces pointes assez profondément dans la peau du patient par des petits coups rapides donnés sur ce peigne par le maillet. Selon A. Lavoué (1990), l'encre était autrefois faite de sucs végétaux dont la composition a été oubliée. Par la suite, cette

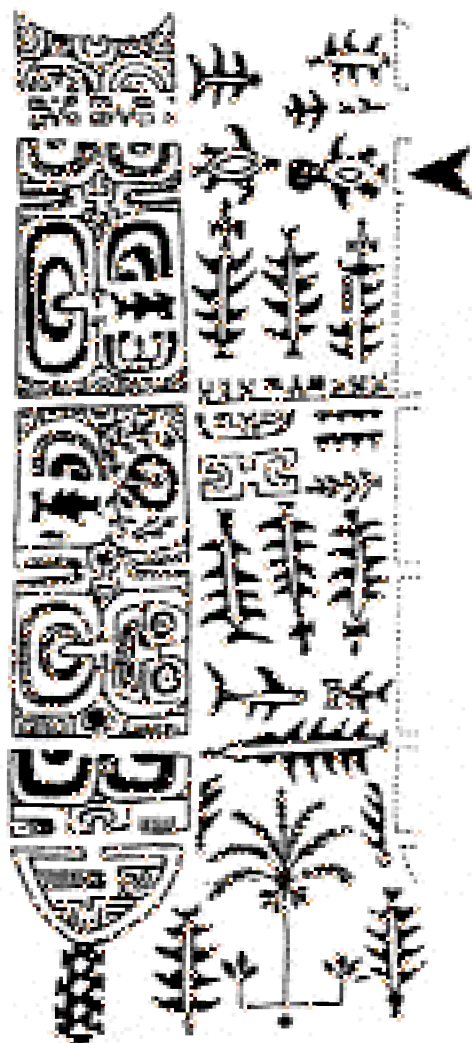
encre fut produite par dilution de sucs obtenus par combustion d'amandes de *Alouatas*.

I l faut reconnaître que ces pratiques semblent douloureuses, et les longues séances de tatouage, surtout sur les parties les plus sensibles (nez, paupières, intérieur des cuisses, etc...) doivent demander de la part du tatoué beaucoup de force de caractère. Bien sûr, avec ces pratiques ancestrales, nous sommes bien loin des tatouages modernes, qui sont à la mode en Occident depuis quelques années.

Aujourd'hui, le tatouage a perdu sa vocation culturelle (encore qu'il s'agisse parfois d'une appartenance à des clans, ou des familles dotées de traditions ou de coutumes), mais des pratiques plus sûres au niveau de l'hygiène permettent à de nombreuses personnes d'exhiber ces scarifications sans trop souffrir et sans danger. Ces adeptes du tatouage moderne ignorent le plus souvent la signification culturelle de ces dermaglyphes chez les civilisations polynésiennes très anciennes. Vous ar



-Ci-dessus / Exemples de tatouages modernes, inspirés de tatouages polynésiens. (PHOTO3 Tatouages Magiques)
 -Ci-dessous à gauche / Ornement d'une tortue marine aux géométries sur le bambou polynésien au "Trocadéro" au Musée de l'Homme à Paris (Steiner, 1923).



venez dans cet article quelques exemples de tatouages récents, inspirés de certains dessins nés dans les îles polynésiennes, comme ces photos ci-dessus, et les dessins des avant-bras d'une femme (pages précédentes) avec des tortues nettement polynésiennes.

Les tatoueurs modernes reprennent assez souvent la tortue dans leurs dermogllyphes, avec des variations souvent pittoresques et inventées. Il y a des dessins proches des graphismes polynésiens, et d'autres plus inspirés par l'esthétisme ou des influences "new age". Les aiguilles et les machines à tatouer américaines remplacent bien entendu le peigne et le maillet. L'authenticité a été perdue, mais on y gagne en hygiène, en rapidité, et en absence de souffrance. Ces dernières années, on note dans le choix des motifs un retour aux sources ethniques, lié à un besoin spirituel de se rapprocher des racines tribales et des peuples disparus ou en voie de disparition. Mais attention, si vous avez envie de vous faire tatouer une tortue sur le corps...c'est pour la vie !!

A. Dupré, J. Frey

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

-Fancy R.P., 1933. *Exquisite Polynesian Ornaments* / Boston, P. Bishop Museum Bull., Honolulu, 191.
 -Dauchoix H., 1906. Le tatouage. Un ancien art polynésien longtemps oublié qui revit - *Tatou Mag.* 6.
 -Lévesq C., 1997. La gestuelle du message / *Hum.* 51 : 50-57.
 -Lyons J.A., 1998. Un modèle d'idéalité : le tatouage des îles de la Société / *Cah. Sci. Hum.* 26(4) : 693-621.
 -Perré C., 1998. Une conception du monde inscrite dans la peau : le tatouage polynésien / *L'Archéologue*, 10 : 42-47.
 -Stiles H., 1904. Les tortues et le passage dans l'air des maraîchers. Etude piloté sur l'interprétation des dermogllyphes polynésiens / *Publ. Ann. Studies Ocean.* 19(228) : 1673-1678.
 -Steiner K. von den, 1923. Die Maoriener und ihre Kunst Studien über die Entwicklung primitive Südseesiedelung nach jüngeren Neuanthropologen und dem Material der Mission / Band 1 - *Erläuterung Ostsee Museum (Hans Vahlert)*, Berlin, 200 pp.
 -Lévesq M., et Frey J., 1997. Tortues marines en Polynésie Française : réévaluation taxinomique et protection / Pp. 90-97 dans *Proceedings of International Congress of Ethnobotany Conservation*, Ed. SCPR001, 110 pp.